

Les recherches groupales dans l'action : la systématisation d'expériences et le schéma SWOT en Amérique latine

Ricardo B. Zúñiga, Ph.D.

Université de Montréal

Résumé

La recherche qualitative possède les outils intellectuels et les pratiques de recherche pour contribuer à la définition des groupes et de leurs rapports sociaux et d'insertion dans des contextes spécifiques. Dans ce travail, nous avons choisi de situer le rapport entre la recherche qualitative et l'action collective — qu'elle soit de recherche ou d'intervention — dans le travail avec des groupes. Nous voudrions présenter une vision d'ensemble des méthodes d'évaluation groupale qui sont fréquemment utilisées en Amérique latine (la systématisation d'expériences et le schéma SWOT) pour montrer leur contribution à mettre davantage en évidence les dynamiques et les réseaux des groupes. Après avoir situé le problème vécu par les groupes de l'évaluation communautaire de leur travail auprès de leurs membres et de leurs interlocuteurs externes, nous décrivons et analysons la documentation et tirons des conclusions qui peuvent mieux montrer cette contribution de la recherche qualitative au travail auprès des groupes.

Mots clés

ÉVALUATION COMMUNAUTAIRE, GROUPES, SYSTÉMATISATION, SWOT

La recherche évaluative avec des groupes : la systématisation d'expériences et le schéma SWOT en Amérique latine

La recherche qualitative et la reddition de compte du communautaire

Un des impacts sociopolitiques de la recherche qualitative sur l'action communautaire a été la réaction des groupes communautaires à la conception de l'évaluation qui leur a été imposée dans leurs rapports avec les bailleurs de fonds. Pour les groupes communautaires, l'évaluation est moins un exercice de réflexion que la production des documents dont dépend leur survie financière.

RECHERCHES QUALITATIVES – Vol. 28(3), 2009, pp. 113-135.

CONTRIBUTION DE LA RECHERCHE QUALITATIVE À L'ÉMANCIPATION DES POPULATIONS NÉGLIGÉES

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>

© 2010 Association pour la recherche qualitative

L'approbation d'une initiative ou d'un projet, son financement, et ses possibilités de continuité par le renouvellement des subventions ou l'approbation d'autres projets ont réduit la prise de conscience autocritique à une défense de leur bonne gestion des fonds. Le concept traditionnel de projet qu'on cherchait à incorporer dans leurs pratiques leur était imposé par des pratiques administratives qui traduisaient les exigences de rigueur dans l'imposition d'un modèle administratif. Il était strictement quantitatif, orienté vers un contrôle de l'efficacité de la gestion conçue sous un angle strictement comptable, avec un devis de recherche basé sur une prédictibilité imposée et un contrôle centralisé par l'autorité responsable (Laperrière, 2006).

Ces exigences, imposées relativement à une rationalité et une transparence évaluatives, marginalisaient les possibilités d'une gestion participative, du caractère exploratoire de beaucoup de projets, et des rajustements en cours de route. Elles marginalisaient aussi l'utilisation d'indicateurs plus proches de la description des phénomènes sociaux au profit de quantifications reflétant davantage les exigences de contrôle de gestion que les intérêts des participants. La recherche devient une affirmation implicite qui se doit d'être quantitative pour produire des données directement pertinentes à la prise de décisions administratives. Ce faisant, ces décisions deviennent la définition de l'évaluation comme forme de recherche. « Si ce n'est pas quantifié, ça n'existe pas! » est encore une phrase utilisée avec orgueil par des apôtres de la rigueur scientifique et administrative, et qui justifie la réduction de la démarche scientifique à la vérification d'hypothèses dérivées de textes scientifiques publiés dans des périodiques reconnus comme seule stratégie de recherche. Elle fait de l'évaluation une vérification du rapport entre les objectifs préétablis dans le projet et les résultats obtenus dans sa mise en œuvre.

Cette définition technocratique de l'évaluation suscite souvent dans les groupes communautaires un sentiment de désappropriation de leur expertise et de leur apprentissage collectif par une réduction de leur expérience aux seuls indicateurs imposés par le contrôle externe (Laperrière, 2004). Leur expérience collective se voit réduite à un rapport de gestion, limitée au compte rendu des dépenses en fonction d'un devis quasi contractuel qui définit à l'avance le résultat attendu. En se basant sur une prédictibilité qui est très loin de pouvoir être assurée par les moyens extrêmement limités et la précarité des emplois des personnes responsables d'atteindre ces effets attendus, l'évaluation ne se sent pas obligée de tenir compte de ces limitations.

La conscience évaluative a néanmoins constitué un élément central dans la logique des groupes populaires à partir d'organiseurs de l'action comme l'abbé Cardijn, qui font de l'appel à l'action collective une obligation morale :

« Adoptant une méthode simple et originale de *Révision de Vie* (Voir-Juger-Agir) il les aide à réfléchir sur leur vie ouvrière, conditions de travail et surtout à voir comment, ensemble, ils peuvent remédier au moins aux abus les plus évidents dans leur milieu » (Wikipédia).

En Amérique latine, l'éducation des adultes a témoigné d'une préoccupation majeure, très influencée par les courants chrétiens et marxistes qui soulignaient que la transformation du monde consistait en une prise de conscience des conditions concrètes de vie comme arrière-plan de toute action collective, surtout celle s'inscrivant en milieux populaires. L'évaluation s'est éloignée de ses racines en raison du poids croissant du financement des agences et des organismes internationaux qui élaboraient leur propre justification dans l'identification des changements aptes à être présentés selon les logiques dominantes du progrès et du développement. Elle devenait doublement étrangère en exigeant une démonstration d'efficacité, en fonction des critères des organismes financiers internationaux, basée sur les seuls indicateurs de gestion financière, et déconnectée des contextes spécifiques locaux.

L'évaluation réappropriée : la systématisation d'expériences et le schéma SWOT en Amérique latine

Le contexte d'action et de diffusion de la systématisation d'expériences

Les premiers efforts des groupes communautaires en Amérique latine pour proposer une logique distincte, ou au moins complémentaire à l'évaluation qui leur était exigée, sont venus d'organismes d'éducation populaire tels que les cuisines populaires et les ateliers d'artisanat au Chili, en Argentine, au Pérou et dans d'autres pays en développement en Amérique latine. La longue période de dictatures militaires avait imposé une logique économique fortement réductrice qui voulait circonscrire les actions populaires à une « objectivité » qui interdisait violemment toute intention politique de regroupement et d'organisation autonome. Suivant les suggestions proposées par des organismes internationaux, tels que les églises européennes et les organismes de défense des droits de la personne par le financement des activités de survie économique, ces groupes communautaires ont cherché à récupérer leur droit de parole et à défendre l'incorporation nécessaire d'indicateurs qualitatifs, plus aptes à récupérer les expériences collectives par des récits et des constatations pouvant être exprimés par tous les participants.

La « systématisation d'expériences » était un exercice de mise en commun collectif et inclusif. Elle visait à chercher un ordre dans l'action en cours pour l'orienter, apprendre d'elle et mieux comprendre la situation dans laquelle elle agissait tout en observant la réaction des participants confrontés à la situation que l'idée proposée était censée modifier. Il s'agissait d'un chemin

simple d'évaluation, qui partait de l'échange informel et cherchait plus à assurer un travail collectif harmonieux et efficace qu'à produire des discours externes de justification.

Le schéma d'organisation des échanges était simple. Dans une situation difficile et pénible, le *projet* représentait l'effort nécessaire pour changer la situation. Cet effort devait permettre au groupe de prendre conscience des résultats de leurs efforts et les comprendre comme étant des *réussites* et des *erreurs*, et des conditions dans lesquelles ces efforts devaient se réaliser comme étant des *obstacles* ou des *facilitateurs* du projet qui visait un changement social (Figure 1) :

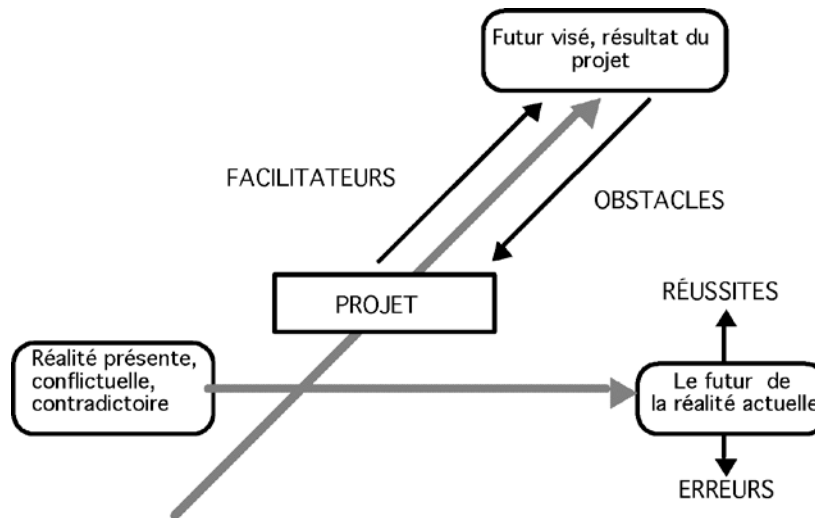


Figure 1 : La systématisation d'expériences

La systématisation est le résultat de la participation active de tous les participants au projet, et de la conscience de la prise de décision requise. Les publics visés sont d'abord les participants directs, leur cercle d'influence et les autres projets similaires. Au début, les efforts sont concentrés sur un « savoir dire » qui cherche une communication en fonction de l'action directe; progressivement, le discours a voulu atteindre les secteurs qui exigeaient une communication plus proche du langage officiel des communautés professionnelles et universitaires. Deux définitions permettent de comprendre l'état actuel de sa conceptualisation en tant que mouvement d'action concertée :

- La systématisation est l'interprétation critique d'une ou de plusieurs expériences qui, à partir de son organisation et de sa reconstruction, découvre ou explique la logique du processus vécu, les facteurs qui ont joué dans ce processus, comment ils se sont influencés réciproquement et pourquoi ils l'ont fait de cette façon (Eizaguirre, Urrutia & Askunze, 2004, p. 13).
- L'exercice de systématisation des expériences est manifestement théorique : il consiste en un effort rigoureux qui formule des catégories, classe et ordonne des éléments empiriques. Il fait une analyse et une synthèse, de l'induction et de la déduction; il tire des conclusions et les formule de façon à permettre leur vérification pratique (Jara, dans Coppens & Van de Velde, 2005, p. 25; voir, aussi, Jara 2001a et 2001b).

Tout au long de son développement (voir CEAAL, s.d.), le mouvement de la systématisation a défendu les principes méthodologiques qui le caractérisent :

- Le premier dilemme dans la conception de la systématisation nous place devant le choix entre deux sens de la systématisation :
 - a) comme une opération de cueillette des informations, ou
 - b) comme une systématisation d'expériences.
- Le sens le plus fréquent fait référence à la mise en ordre et au classement des données et des informations, à la structuration précise des catégories et des relations qui rendront possible la constitution de bases de données organisées, etc.
- Le deuxième sens est moins fréquent et plus complexe : il s'agit d'aller plus loin. Il s'agit de regarder les expériences comme des procès historiques et complexes dans lesquels interviennent différents acteurs, qui ont lieu dans un contexte économique et social donné, et dans un moment institutionnel dont nous faisons partie (Jara, 2001a, p. 2).

Le programme d'action de la systématisation est un travail participatif sur une action collective, qui commence dans l'échange d'impressions de façon informelle. Il explore la récupération d'expériences personnelles et collectives vécues comme des opinions, et essaie de les faire avancer vers des affirmations aptes à être vérifiées. Il est soucieux d'inclure tous les acteurs dans une pleine participation à l'information et à la prise de décisions. Il promeut une approche qualitative comme étant la plus apte à recenser tous les faits et toutes les opinions et qui est, en conséquence, la condition préalable de toute quantification. Il souligne le caractère nécessairement local et intrinsèque ou enraciné des traits constitutifs d'une situation et d'un programme de

transformation qui fonctionne entre les mains des acteurs directement impliqués. Il acquiert, par le fait même, un caractère explicitement politique, parce qu'il centre l'attention sur le bien-fondé qui anime l'action transformatrice du point de vue de ceux et celles qui la réalisent. Il ajoute le « savoir dire » à la trilogie classique de la revendication des intervenants sociaux : « savoir, savoir-faire, savoir être » (Zúñiga & Luly, 2005).

Les organismes internationaux d'aide au développement et les organisations religieuses, souvent complices des objectifs qui incorporaient l'aide à la survie des secteurs persécutés, permettaient de conserver une distance entre les discours formels, destinés à la consommation officielle, et les efforts pour maintenir une espérance collective qui passait par des mécanismes d'entraide. Ils toléraient un langage plus politique que celui qui était permis publiquement et ont aidé à faire accepter l'idée que, dans un contexte de persécution politique, le discours public ne fait que refléter les politiques qui étaient à l'origine de la misère vécue. Les buts et les orientations des organismes d'aide internationale étaient souvent adaptés par leurs chargés de projet auprès des groupes communautaires, qui comprenaient aussi bien les possibilités de ces groupes que leurs réticences à exprimer leurs convictions et même les actions politiques qui mettaient leurs conditions minimales de vie en danger.

Cette situation d'origine n'explique pas totalement la méfiance fréquente des groupes communautaires à transmettre une image qui refléterait toute leur vie, toutes les contraintes qu'ils subissent dans leur travail, et la totalité des échanges qui régissent leur action et qui sont souvent source de frictions internes entre les intervenants sur le terrain et ceux qui assument les fonctions de porte-paroles et de direction (Zúñiga, 1988). Les chargés de projet reconnaissent souvent implicitement cette situation. Leur demande de « limitez-vous aux chiffres » est un mélange d'idéologie officielle et de conscience réaliste des difficultés des acteurs à exprimer clairement leurs réticences. Le modèle d'évaluation qui en résulte est aussi intéressé à savoir, tout comme à ne pas savoir, et la méthodologie jumèle un « comment dire » à un « apprendre à taire ». L'évaluation externe ne peut pas ignorer un principe stratégique évident : « Évite de faire totalement confiance à ceux qui ont pour mission de te contrôler ».

La logique de la planification stratégique : le schéma SWOT comme préparation d'une action future

L'évaluation communautaire s'est consolidée grâce à un allié insoupçonné : le développement de la planification stratégique à partir d'une conception fortement critique de la planification déterministe et davantage consciente de la

nécessité de raffiner sa sensibilité par rapport aux aléas de l'action (Mintzberg, 1994; Mintzberg, Ahlstrand & Lampel, 1998). Elle est illustrée par le schéma SWOT (en anglais, FODA en espagnol et FFPM en français), qui invite à analyser une action en fonction de ses forces et faiblesses et des possibilités et menaces potentielles futures. Le schéma est devenu très populaire dans la planification stratégique participative, et incorporait une logique un peu plus systématique et plus apte à organiser l'action de façon plus explicite et partagée. Dans des pays comme le Chili, il a été introduit par le ministère de la Planification pour l'évaluation des projets communautaires. Nous pourrions le résumer en trois points.

a) La mise en commun des appréciations. Le schéma permet d'organiser les observations des participants comme deux tensions qui orientent la compréhension d'un groupe organisé : celle entre son passé et son futur, et celle entre ses possibilités et ses limitations, toutes les deux traversées par l'équilibre, toujours instable, entre son fonctionnement interne et ses capacités d'établir des liens avec son milieu (voir Figure 2, ci-dessous).

Les forces et les faiblesses réfèrent aux acquis, produits de l'histoire du groupe. Elles traitent des *relations internes*, elles visent à stimuler une réflexion critique de leur fonctionnement. Elles se concentrent sur « notre » action, et demandent des acteurs impliqués, une analyse pointue et une capacité d'autoévaluation honnête et franche.

Les possibilités et les menaces réfèrent aux anticipations du futur, qui font partie de ce qu'on a décidé d'adopter comme projet d'action. Toutes les deux illustrent les relations qu'on établit avec son environnement, les *relations externes* que l'organisation a établies ou cherche à établir.

b) Vérifier les fondements des appréciations, choisir les priorités. Les contenus énumérés suggèrent qu'une première « pluie d'idées », ou séance de remue-méninges, génère des perceptions spontanées, utiles, certes, mais qui exigent un remaniement. Elles permettent de s'attarder sur différents points, qui ne constituent pas des ensembles homogènes : il s'agit d'abord de les organiser thématiquement. Les contenus suggérés montrent comment ceux-ci peuvent être à la base d'un travail plus analytique, qui cherche un ordre : *quelles sont les dimensions, quels sont les aspects sur lesquels se concentre l'attention des participants?* Il devient nécessaire d'avoir un tel schéma pour poser la question complémentaire : *quels sont les aspects dont on N'A PAS fait mention?*



Figure 2 : La description du schéma SWOT

Il s'agit de prendre chacune des quatre énumérations du tableau qui recueillait les observations et les réactions des participants, et de vérifier si l'on s'entend sur leur importance en vue d'une révision de leurs fondements : « *Les gens préfèrent que les réunions soient le matin* »... Quelles sont les personnes qui ont exprimé ce souhait? Est-ce que ça conviendrait à d'autres? « *Il faudrait former des groupes non mixtes* »... Quels sont les avantages, quels sont les

coûts? Comment ces choix pourraient-ils contribuer à optimiser dans l'organisme une vision évaluative commune et justifiée? Il est plus facile ensuite de décider quelles cibles sont les plus prometteuses.

Une fois que les contenus sont définis et organisés, il reste deux questions fondamentales :

La représentativité des opinions recueillies : sont-elles isolées, partagées, majoritaires? Y a-t-il des « minorités silencieuses », qui sont en désaccord, mais préfèrent ne pas défendre leur point de vue, pour protéger une atmosphère conviviale et éviter les conflits?

c) La planification stratégique : comment organiser nos actions futures?

« Étant donné que nous vivons projetés vers le futur, dans un monde où les changements sont continus, et peuvent nous blesser ou nous attirer des malheurs, puisque chacun de nos actes pouvant modifier ces changements est porteur de promesses ou d'énergies hostiles, *comment l'expérience pourrait être autre qu'un futur imbriqué dans un présent!* [...] L'expérience n'est donc pas le souvenir nostalgique du passé : *elle est la préparation de notre avenir – qui sera l'« à venir » tel que nous pourrions l'avoir influencé* » (Dewey, 1977, p. 64, trad. RZ, les italiques sont de nous).

La conscience qui doit orienter le processus est une responsabilité stratégique : on décrit pour planifier, on regroupe nos jugements de valeur pour les traiter comme hypothèses sur l'action à vérifier, on examine le passé pour prévoir un futur. La matrice SWOT est ainsi un instrument heuristique qui peut guider un groupe vers une perception commune et vers la planification participative d'une action collective future qui profite des acquis, des succès et des faiblesses, pour s'adapter le mieux possible à un monde externe qu'on ne peut pas maîtriser complètement (voir Figure 3).

Dans la systématisation d'expériences et le schéma (SWOT), la recherche qualitative groupale vise à orienter collectivement une action groupale. Leurs pratiques sont fortement ancrées dans les expériences latino-américaines, dans une tradition d'interactions écrites et diffusées pendant 25 ans parmi les groupes d'action communautaire, surtout ceux à caractère revendicatif. Elles se caractérisent par la participation radicalement égalitaire, la diffusion orientée aux praticiens et aux usagers et leurs efforts pour mettre en commun des appréciations leur permettant une validation et une meilleure convergence dans leurs stratégies d'action collective. Leur construction d'une « appréciation partagée » rend explicites leurs perspectives d'interprétation, la mise en commun de leurs fondements dans les expériences d'action et leurs visées de transformation sociopolitique. Elles peuvent contribuer à rendre plus

Comment pourrions-nous profiter davantage de nos forces ?	Quelles initiatives ou quels changements pourraient nous aider à profiter des nouvelles possibilités ?
Comment pouvons-nous diminuer les limitations de nos faiblesses actuelles?	Qu'est-ce que nous pouvons faire pour neutraliser les menaces qui se pointent à l'horizon?

Figure 3 : Le plan stratégique : la projection de l'expérience aux actions futures

compréhensible la place d'un travail groupal dans la progression d'une analyse vers une action collective fondée et efficace.

Les schémas de la systématisation et du SWOT doivent composer avec une dérive fréquente : celle de comprendre en quoi une appréciation partagée est une conséquence dérangeante de la participation. D'abord, il ne s'agit pas d'une activité « dirigée » par un animateur qui garde le contrôle et la responsabilité, où les participants ne se sentent pas impliqués. Les questions suivantes sont fréquentes : « Et quand allez-vous nous remettre votre analyse? Et qu'est-ce que nous devrions faire? ». Elles mettent en relief la passivité que les participants attribuent trop fréquemment à leur statut de « sujets de recherche ». Mais si l'action qu'on analyse est et sera la leur, qui d'autre pourrait orienter leur propre activité? Il faut remettre en question la déformation qui veut qu'une « foire aux questions et aux opinions » n'ait d'autre but que la détente dans une activité sans conséquence pour la gestion du projet.

Le schéma SWOT est sensiblement le même que celui de la systématisation, mais son sens se modifie. La pression s'accroît : le groupe est conscient de la demande insistante de la part des bailleurs de fonds d'évidences de changements concrets, de la pression bureaucratique des agences pour réduire l'évaluation au contrôle de gestion, de la tendance des intervenants experts à se diriger vers une socialisation institutionnelle, vers un déplacement du dialogue des participants aux cénacles universitaires (l'action collective considérée seulement comme source de données). Le groupe devient le répondant d'un animateur externe, qui veut obtenir l'information qu'il lui faut. La logique des « focus groups » ou groupes de discussion focalisée oublie que la focalisation est préalable à l'existence des groupes qui seront créés en fonction des intérêts de la recherche, qu'elle est externe, et répond à des intérêts qui restent souvent cachés aux participants. Les champs d'intérêt sont orientés

par un choix administratif centré sur la productivité des investissements dans un contexte qui dépasse le groupe.

La circulation publique d'expériences

Le statut épistémique de la systématisation d'expériences est marqué par la double difficulté de justifier des actions collectives qui se déroulent dans des milieux informels, dans les conditions imposées par une science officielle. D'abord, la systématisation plonge ses racines dans un authentique mouvement de recherche de rigueur scientifique — la rigueur qui devient l'acceptation d'un mode de communication étranger à la situation qu'on veut étudier. Elle accepte une option politique explicite pour une participation étendue aux projets de changement social. La deuxième difficulté est celle des limites imposées par l'option d'un langage de communication inclusif, qui privilégie la compréhension des participants directs. Il est à remarquer qu'une recherche rapide dans Google sur la systématisation recense 487 références en espagnol, 622 en français et 568 en anglais. Les articles fondateurs et les premières expériences ont été publiés en espagnol par des collectifs pour qui la préoccupation première était la compréhension et la légitimation de leur action collective et sa communication inclusive, non pas la publication internationale. Un aperçu des contenus montre que la présence de l'Amérique latine et des contributions espagnoles et belges d'appui à l'éducation populaire, aux groupes paysans, aux femmes et aux communautés autochtones constitue une bonne part de cette documentation croissante malgré l'absence de traductions disponibles.

La légitimation des travaux auprès de la communauté scientifique internationale revêt toujours une valeur secondaire chez les personnes directement impliquées dans l'action directe, et exige d'elles l'intégration à un premier monde qui n'est pas le leur, avec des moyens qui mènent ce travail au-delà de leurs ressources. Ils doivent vivre la frustration répétée des collègues non hispanophones, surtout des anglophones, qui posent élégamment, mais non moins sceptiquement, la question, « Intéressant... mais est-ce que ça a été traduit? » — un jugement de valeur implicite, sur le fait qu'exister dans une langue autre que l'anglais est en soi une preuve scientifique de son caractère non scientifique.

Le passage à l'écrit contient un élément implicite de taille : établir une communication avec un interlocuteur visé. Un écrit s'adresse à quelqu'un en particulier, s'organise en fonction d'un dialogue qui doit être la voix d'une action cohérente et collective qui transmet sa spécificité tout en cherchant une visée et un langage communs avec l'interlocuteur. Il est difficile d'accepter qu'une action collective requiert non pas seulement un discours, mais autant de

discours qu'il y a d'interlocuteurs qui désirent ou ont le droit de connaître les impacts de l'action entreprise... et les ressources organisationnelles et financières pour lancer une telle entreprise.

La documentation disponible sur la systématisation est difficile à synthétiser, surtout par rapport aux attentes habituelles des lecteurs des milieux universitaires ou de la recherche. Elle met à l'épreuve les aléas d'une communicabilité universaliste, en anglais, vers un public qui cherche une contribution apte à être intégrée dans un corpus défini en fonction du format de la langue et des normes établies à partir d'un échange international de communication hautement formalisé (la logique de la vérification des hypothèses opérationnelles fondées sur la bibliographie des « données probantes »). Le passage à cette forme d'expression écrite provoque des résistances chez les acteurs directs au point où l'acteur collectif, le groupe, voit difficilement son implication dans le texte écrit, qui a tendance à être marqué par un caractère externe à l'action. Cette expression écrite est coupée des intérêts concrets par la triple distance qui rôde souvent dans la relation entre la recherche et l'activité : elle est l'œuvre d'autres acteurs, elle se réalise postérieurement à l'action et s'éloigne du langage des participants pour s'approcher du langage d'un interlocuteur qui apparaît lointain, inconnu et même menaçant : le lecteur d'une publication universitaire. Malgré ces obstacles, il s'est constitué une documentation qui reflète adéquatement une communauté d'intérêts dont la contribution éclaire des aspects qui ne se retrouvent pas facilement ailleurs.

Dans une première étape, la production de rapports et d'outils de formation en éducation populaire démarre au Chili (García-Huidobro & Piña, 1984; Martinic, 1989) et la première formalisation comme méthode provient de l'Argentine (Gagneten, 1987). Cette première étape est déjà marquée par la tension entre le partage d'expériences directes entre les acteurs engagés dans des activités comparables et les efforts pour formuler plus abstraitement les fondements méthodologiques de leur approche. Les bouleversements politiques déplacent le centre de production au Pérou, où le Centre d'études de travail social (CELATS) publie une série de monographies et de rapports qui recueillent une grande variété d'expériences avec des secteurs populaires et autochtones (Morgan, 1996; Barnechea, Gonzalez & Morgan, 1998). Dans les années suivantes, ce sont le centre Alforja et la revue *La Piragua* (2006) qui continuent au Nicaragua la publication des monographies, des débats et des travaux d'interprétation théorique (Jara, 2001a, 2001b). Le travail d'élaboration méthodologique continue, et s'exprime dans des textes universitaires (Zúñiga, 1986, 1992, 1996; Zúñiga & Laperrière, 2006, 2007). Le champ a généré une variété de guides d'action et de recherche qui résument l'expérience acquise

sous la forme de manuels ayant une visée d'éducation populaire ou servant d'introduction et de défense d'une conception de la recherche insérée dans l'action. Ils ont été majoritairement produits en Amérique latine (Comisión Coordinadora de servicios comunitarios, sans date; Coppens & Van de Velde (2005), MIMDES, sans date), en Espagne (Alboan Fundación para el desarrollo solidario, 2004, 2006), et au Québec (Jalbert, Pinault, Renaud & Zúñiga, 1997; Zúñiga & Luly, 2005). Récemment, quelques organisations internationales ont commencé à produire des guides (FAO, 2004; Mackliff, 2009). Il faut remarquer que seuls les manuels d'ALBOAN et de Jalbert et autres ont été traduits vers l'anglais. Les travaux les plus récents sont marqués par les mêmes efforts de joindre la description détaillée d'expériences, une formalisation théorique et un lien explicite à la planification et l'évaluation des projets d'action communautaire (Asún, 2009), et insistent sur l'incorporation nécessaire des études de cas des groupes et des organisations.

L'évaluation communautaire comme recherche qualitative avec des groupes

Individus et groupes, entités et relations

Une définition rigoureuse des groupes met en cause l'héritage d'un débat qui dure depuis des siècles. La définition classique de Boetius (V siècle) décrit l'être humain comme une matière indivisible (sa traduction du grec *atome*), qu'on ne peut diviser sans modifier sa nature (Blackwell, 2009, pp. 339-340) et qui est caractérisé par sa rationalité. La philosophie de Saint Thomas d'Aquin (XIII siècle) signale un virage radical qui altère la conception héritée d'Aristote avec sa thèse « qui dit être humain dit essentiellement relation ». L'humain ne se définit pas par une fermeture individuelle, mais par une ouverture au monde et aux autres, conception qui est reprise par d'autres théoriciens : « L'essence humaine n'est pas une abstraction inhérente à l'individu pris à part. Dans sa réalité, c'est l'ensemble des rapports sociaux » (Marx, 1972, p. 25). La tension restera sur l'identification de l'unité d'analyse des réalités humaines : l'individu ou les relations entre eux. Les individualismes confrontent les socialismes : le groupe est un concept qui se situe entre l'individu et la société, et qui peut le rapprocher du premier en insistant sur son autonomie et sa liberté, ou du deuxième en faisant appel à la solidarité et à l'ordre social. L'individu est l'unité d'agrégation des sondages, des processus politiques de prises de décisions démocratiques — et, dans le travail avec des groupes, du fameux « tour de table ». Le collectif, souvent appelé groupe ou communauté, devient l'unité d'analyse à laquelle on invite les individus à se rallier à tous les appels à l'unité en fonction des idéaux ou des intérêts communs.

Groupes et contextes : relations et interactions

Les groupes accomplissent des fonctions d'inclusion, mais aussi d'exclusion. Si les groupes volontaires attribuent une grande importance à leur cohérence interne, ils essaient de favoriser cette cohésion par le rejet de ceux qui sont perçus comme externes et ennemis. Ce problème est devenu une préoccupation dans l'utilisation de la théorie des systèmes. À partir de l'intuition de totalité (interdisciplinarité et transdisciplinarité), la théorie des systèmes a marqué la mouvance des années 60 dans la recherche de théories globales de l'action sociale inspirées par la métaphore fonctionnaliste des systèmes biologiques, elle avait compris que la recherche d'organisation d'entités individuelles et de systèmes groupaux dans un ensemble intégré était nécessaire à la compréhension adéquate de l'action sociale.

Campbell (1958) a formulé la question directement pertinente pour les sciences sociales : quels sont les indicateurs pouvant déterminer qu'une agrégation d'individus agit comme système, comme groupe? Il revient au point de départ de Wertheimer (1923), qui avait identifié quatre indicateurs de la perception d'un groupe : la proximité (résidence, lieux de congrégation), la ressemblance (traits physiques et vestimentaires), le destin commun (une équipe sportive, une manifestation) et la cohérence. Nous pourrions simplifier en définissant un groupe comme un système de relations entre des personnes qui semblent « aller ensemble » — et qui semblent le faire de leur propre gré.

La sociopolitique des groupes : autonomies et solidarités

Quand Latour propose son analyse du Gorgias de Platon sur l'histoire des rapports entre le scientifique et le politique, il arrive à une réflexion qui se veut provocatrice : « [...] Pouvons-nous apprendre à estimer les scientifiques autant que les politiques, de telle sorte que nous puissions enfin bénéficier des deux inventions des Grecs, la démonstration et la démocratie? » (Latour, 2001, p. 284).

Du point de vue de la méthodologie de recherche, la première réflexion qui lie l'existence des groupes à des facteurs externes est celle de la question de l'attribution d'individus à des groupes — une attribution qui peut être voulue, comme celle de joindre une association, ou involontaire, quand cette appartenance est imposée en fonction de critères institutionnels (être accepté dans un cours, être classé comme membre d'une catégorie imposée par le code postal ou une catégorie d'âge). À cette dichotomie s'ajoute le problème le plus délicat pour la recherche, celui du recrutement pour l'acceptation de l'appartenance à un groupe. Quand un étudiant doit rencontrer l'exigence de participer pendant un certain nombre d'heures à une expérience de recherche, quelle est sa marge de manœuvre pour décider? Et quand un étudiant suit un

cours, dans quel sens ce « groupe » en est-il un pour lui? Peut-on s'attendre à ce qu'il développe un sentiment d'appartenance compte tenu d'une socialité postulée? Quand une personne s'inscrit à une activité groupale, elle le fait habituellement sans connaître les autres personnes qui seront ses compagnons. L'analyse de cette relation est subtile, mais nécessaire.

Parler des groupes pose, ainsi, une tension dans le rapport entre notre mode de connaissance et son enracinement dans des modèles culturels. Pour les uns, le groupe est un rassemblement idéalement volontaire d'individus : la recherche démographique, les enquêtes et les regroupements d'individus, le vote individuel et les « tours de table » soulignent l'individualité foncière des participants. Le vote majoritaire signale sans discussion la vox populi, vox Dei, et ceci, tant dans le milieu politique que dans le milieu scientifique (comités d'évaluation). Pour les autres, la chose publique est « la chose » première.

L'habitude de penser la science comme étant le produit d'une autonomie créatrice qui dépend uniquement du chercheur représente plutôt un obstacle qu'une aide à ancrer l'analyse scientifique de la science en tant que production sociale. Il est trop embarrassant de reconnaître avec le Livre blanc de la recherche scientifique du gouvernement québécois (1980) que la science est une entreprise fondée non pas sur *une méthode*, qui n'est qu'un moyen instrumental, mais sur les *fins*, le choix des moyens et l'accessibilité aux ressources de la société, qui sont nécessairement politiques, parce qu'ils cherchent démocratiquement un bien-être collectif :

C'est plutôt dans leurs multiples relations à la vie collective que science et recherche scientifique doivent être considérées comme des activités sur lesquelles la collectivité doit exercer des droits démocratiques. Car, autant l'activité scientifique est, à certains égards, sa propre fin, autant elle apparaît comme un moyen et un instrument aux mains d'une collectivité qui vit de ses résultats et assume une large part de ses coûts. [...] La vie quotidienne des citoyens est ici trop concernée pour qu'on puisse valablement affirmer que la science appartient exclusivement aux savants. ***La science est bien plutôt une richesse collective*** dont la gestion et le développement sont, qu'on le veuille ou non, ***enracinés dans l'espace-temps d'un pays, d'une économie, d'une culture, d'une structure sociale et politique [...].*** ***C'est une démocratisation qui doit porter essentiellement sur les points de jonction de l'activité scientifique et de la vie collective***, là où l'activité scientifique a un impact souvent déterminant sur les conditions de vie, les attitudes, les choix de valeurs et même sur le

projet de société (Gouvernement du Québec, 1980, pp. 14-15; les italiques sont de nous, RZ).

Une conscience des tensions entre « la démonstration et la démocratie », entre l'individualisme et les collectivismes, permet de situer le travail des groupes dans une compréhension approfondie de la dynamique de société dans laquelle évoluent les groupes et les individus (Figure 4).

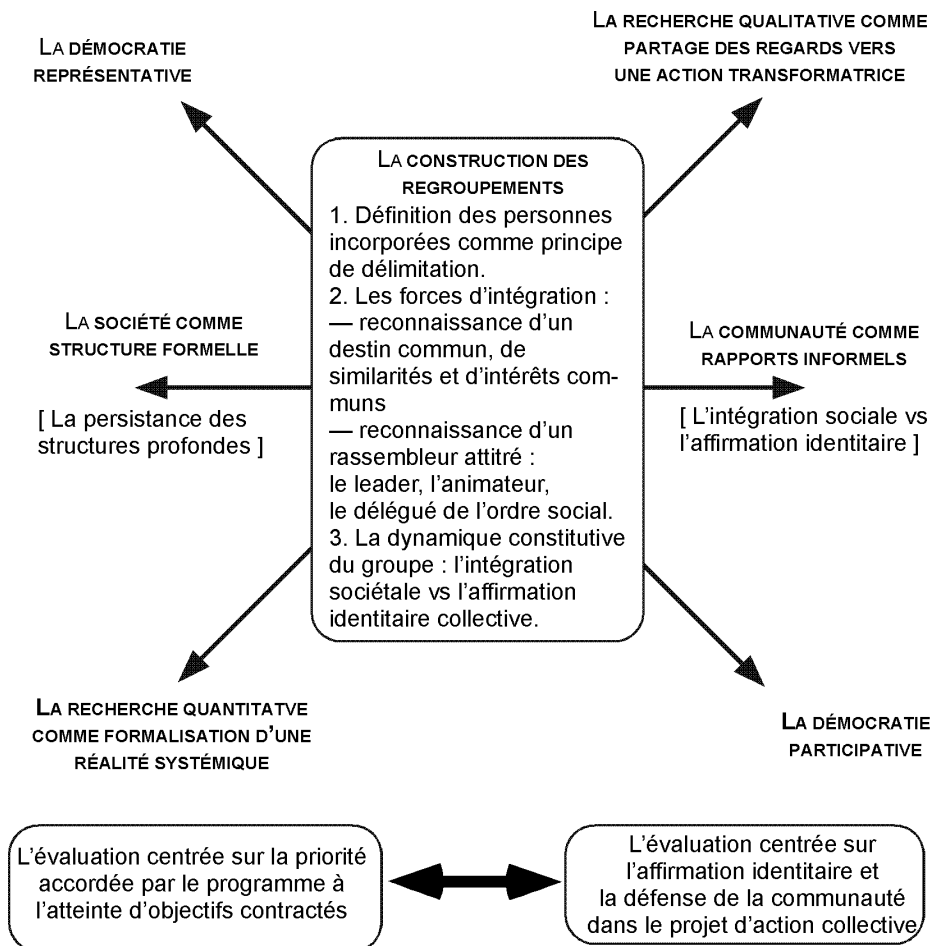


Figure 4 : Recherche qualitative, forces sociétales et dominantes politiques

Le schéma souligne :

- a) la convergence et la simultanéité de la réflexion collective et de l'action transformatrice dans laquelle elle s'insère,
- b) les regards qui accordent la priorité aux constituants individuels ou aux groupes comme entités nouvelles
- c) la référence à l'arrière-plan sociopolitique
- d) une conscience constante que les opinions reflètent des idées qui sont des jugements de valeur qui, à leur tour, seront la base de la réalité qui permettra de retourner à l'action pour la continuer, la modifier ou retourner au travail douloureux de juger de son bien-fondé — le prix d'une praxis.

En guise de conclusion

Une telle analyse du mouvement de réflexion évaluative éclaire certains aspects des rapports entre la recherche qualitative et le travail avec des groupes.

Rapport à une tradition de recherche-action participative

Le postulat premier de celle-ci souligne d'abord le besoin d'enraciner la réflexion dans des réalités sociales pour une action transformatrice permettant de faire de la pratique un laboratoire d'expérimentation qui resterait néanmoins ancré dans la recherche de changements réels, fondés et aptes à être partagés avec ceux qui travaillent sur le terrain (Fals Borda & Rahman, 1991). La conscience grandissante du caractère de participation radicale, à toutes les étapes de l'action, de sa conception à son évaluation, a permis de souligner que ces actions sont enracinées dans l'expérience vécue des personnes, et que cette cueillette d'expériences exige qu'elle ne soit pas filtrée par des hiérarchies qui seront tentées de donner un statut supérieur à celles qui seraient les plus proches des conceptualisations déjà acquises dans des données « probantes » (McTaggart, 1997; Dallaire, 2002). Une conscience égalitaire permet de mieux entrevoir la dimension éthique du rapport à l'autre, surtout à partir d'une position de pouvoir, que toute recherche est invitée à faire sienne. La systématisation d'expériences et le schéma SWOT s'incorporent à cette perspective et y contribuent en l'ancrant de façon explicite dans des contextes qui dépassent les frontières toujours contraignantes des projets de recherche.

Rapport au travail avec des groupes

La recherche qualitative auprès des groupes devient plus évidente lorsque le travail se réalise dans un contexte qui relativise les possibilités d'étudier empiriquement un groupe comme entité autonome, détachée ou coupée de ses contextes. Les groupes, encore moins que les individus, ne peuvent être compris en dehors de leur interaction avec d'autres organisations formelles et

informelles. Leur compréhension en tant qu'acteurs collectifs imbriqués dans un réseau d'acteurs collectifs qui forment de véritables mailles d'action (Latour, 2005) les lie aussi aux « acteurs non humains » (ressources, outils d'action) qui rappellent que leur réalité ne peut jamais supposer qu'ils sont des entités aptes à être étudiées comme réalités autonomes.

Rendre explicites les forces qui parcourent les rapports sociaux signifie aussi rendre explicites les a priori qui peuvent expliquer le déroulement et la reconnaissance des forces collectives comme celles qui les mèneront vers des universalismes conceptuels, des critères implicites d'inclusion et d'exclusion, et les colonisations qui feront de la recherche et de l'action avec des groupes une force de changements socioculturels qui peuvent échapper à ses meneurs et ses participants.

Le travail avec des groupes comme action de société

Le travail cumulé par la systématisation d'expériences et l'utilisation du schéma SWOT s'intègre à une conception de la recherche qui peut apporter une contribution significative. Les rapports à l'action prévue (planification) et passée, ou en cours (évaluation), montrent leur enracinement contextuel inévitable. Les dangers des généralisations ambitieuses, les limitations potentielles des conceptions qui font trop confiance à la possibilité d'une science de l'action sociale universelle, et les coûts des inégalités qui confèrent à la distance entre les intervenants et les chercheurs des droits sur des « sujets » sont des conceptions reçues que les comités d'éthique sont en train de remettre doucement en question. Dans la recherche qualitative avec des groupes, le chercheur ou la chercheuse a l'obligation intellectuelle et éthique de prendre conscience de son rapport à l'action sociale qui est aussi action de société et doit remettre en question la cloison imaginaire entre la recherche et l'action. On ne peut pas procéder comme si la recherche était une action désincarnée et ne touchait pas la vie des personnes impliquées au-delà des intentions de la recherche.

Références

- Alboan Fundación para el desarrollo solidario (2004). *Guía 1 La sistematización, una nueva mirada a nuestras prácticas*. Document consulté le 27 août 2009 de www.alboan.org/sistematizacion/?scc=6.
- Alboan Fundación para el desarrollo solidario (2006). *Guía 2. La aventura de la sistematización*. Document consulté le 27 août 2009 de www.alboan.org/sistematizacion/?scc=6.

- Analyse SWOT. (2009). Dans *Wikipedia*. Document consulté le 2 septembre 2009 de <http://fr.wikipedia.org/wiki/SWOT>.
- Asún, D. (2009). La mediación comunitaria en la intervención social. Sistematización y mediaciones : un análisis de experiencias de intervención en el campo de adicciones en Chile. Barcelona : *Congreso Hablemos de droga*, CosmoCaixa.
- Barnechea, M.M., Gonzalez, E., & Morgan, M. (1998). *La producción de conocimientos en sistematización*. [La production de connaissances en systématisation] Taller permanente de sistematización CELATS, Lima. Document consulté le 27 août 2009 de www.iatreia.udea.edu.co/index.php/iatreia/article/.../243.
- Bunin, J., & Huan Y. (Éds). (2009). *Blackwell's Dictionary of Western Philosophy*. Singapour : Wiley & Sons.
- Campbell, D.T. (1958). Common fate, similarity, and other indices of the status of aggregates of persons as social entities. *Behavioral science*, 3, 14-25.
- Cardijn Joseph (s.d.). Dans *Wikipedia*. Document consulté le 1er septembre 2009 de http://fr.wikipedia.org/wiki/Joseph_Cardijn.
- Comisión Coordinadora de Servicio Comunitario, Facultad de Ciencias, Universidad Central de Venezuela. (s.d.). *Sistematización de experiencias* [La systématisation d'expériences] Document consulté le 1er septembre 2009 de www.ciens.ucv.ve/ciencias/servicio_comunitario/SC_taller_induccion2/SistematizaciondeexperienciasEugenia.doc.
- Consejo de Educación de Adultos de América Latina (CEAAL) (s.d.) *Programa latinoamericano de apoyo a la sistematización*. Biblioteca Virtual sobre Sistematización de experiencias. Document consulté le 27 août 2009 de <http://www.alforja.or.cr/sistem/biblio.shtml>
- Coppens, F., & Van de Velde, H. (2005). *Sistematización*. [Systèmeatisation]. Estelí, Nicaragua : Programa de Especialización en Gestión del Desarrollo Comunitario - CRUN/CICAP. Document consulté le 1er septembre 2009 de www.rgs.gov.co/items_areas_tematicas.shtml?
- Dallaire, M. (2002, Janvier). Cadres de collaboration des approches participatifs en recherche : recension des écrits. Chaire Approches communautaires et Inégalités de santé (FCRSS / IRSC). Montréal : Université de Montréal. Document consulté le 19 septembre 2009 de <http://www.omiss.ca/centre/bibliographie/outils.html>

- Dewey, J. (1977). The need for a recovery of philosophy. Dans J.J. McDermott (Ed.), *The philosophy of John Dewey. Two volumes in one. Vol. 1. The structure of experience. Vol. 2 The lived experience* (pp. 58-97). Chicago : University of Chicago.
- Eizaguirre, M., Urrutia, G., & Askunze, C. (2004). *La sistematización, nueva mirada a nuestras prácticas. Guía para la sistematización de experiencias de transformación social* [La systématisation, un nouveau regard à nos pratiques. Guide pour la systmatisation d'expériences de transformation sociale] Bilbao, Espagne : ALBOAN e Instituto de Derechos Humanos, Universidad de Deusto. Document consulté le 1er septembre 2009 de www.bantaba.ehu.es/lab/cont/doc/sistem1/.
- Fals Borda, O., & Rahman, M. A. (1991). *Action and knowledge. Breaking the monopoly with participatory action-research*. New York : Apex.
- Gagneten, M.M. (1987). *Hacia una metodología de sistematización de la práctica*. Buenos Aires, Argentina : Humanitas.
- García-Huidobro, J.E., & Piña, C. (1984). *Obstáculos, facilitadores, aciertos y errores: comentarios a la marcha de los proyectos* [Obstacles, facilitateurs, succès et erreurs : commentaires à la démarche des projets]. Document 2. Santiago : CIDE-FLACSO.
- Gouvernement du Québec (1980). *Un projet collectif. Énoncé d'orientations et plan d'action sur la mise en œuvre d'une politique québécoise de la recherche scientifique*. Québec : Éditeur officiel.
- Jalbert, Y., Pinault, L., Renaud, G., & Zúñiga, R. (1997). *Epsilon. Guide d'auto-évaluation des organismes communautaires*. Montréal : Coalition des organismes de lutte contre le Sida (COCQ-Sida). <http://idisk.mac.com/rrzunigab-Public?view=web>.
- Jara H., O. (2001a). *La sistematización de experiencias y las corrientes innovadoras del pensamiento Latinoamericano. Una aproximación histórica* [La systématisation d'expériences et les courants novateurs de la pensée Latinoaméricaine. Une approximation historique] *La Piragua - Revista Latinoamericana de Educación y de Política*, 23, 7-13. Document consulté le 4 janvier 2010 de <http://www.oe.es/org3htm>.
- Jara H., O. (2001b). *Dilemas y desafíos de la sistematización de experiencias* [Dilemmes et défis de la systématisation d'expériences]. San José, Costa Rica : CEP Centro de studios y Publicaciones Alforja. Document consulté le 1er septembre 2009 de www.grupochorlavi.org/.../sistematizacion/oscarjara.PDF.

- Jara H., O. (Éd.). (2006). *Sistematización de Experiencias : caminos recorridos y nuevos horizontes* [Systématisation d'expériences : Chemins parcourus et nouveaux horizons] *La Piragua - Revista Latinoamericana de Educación y de Política*, 23. [Número spécial]. Document consulté le 1er septembre 2009 de <http://ceaal.org/content/view/234/114/>.
- Laperrière, H. (2004). *L'évaluation de l'action préventive en contexte d'imprévisibilité. Les enjeux d'un projet de prévention des MTS/VIH/Sida par les pairs, Amazonas, Brésil*. Mémoire de maîtrise inédit, Faculté des Sciences infirmières, Université de Montréal.
- Laperrière, H. (2006). Taking evaluation contexts seriously : A cross-cultural evaluation in extreme unpredictability. *Journal of Multidisciplinary Evaluation*, 3(4), 41-57. <http://evaluation.wmich.edu/jmde/>.
- Latour, B. (2001). *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*. Paris : La Découverte.
- Latour, B. (2005). *Reassembling the Social. An Introduction to Actor-Network Theory*. New York : Oxford University Press.
- Mackliff, V.F. (2009). *Guía metodológica para la sistematización estandarizada de información sobre preparativos ante desastres en la región centroamericana*. [Guide méthodologique pour la systématisation standardisée de l'information sur les préparatifs en prévision des désastres dans la région de l'Amérique Centrale]. Document consulté le 31 septembre 2009 de www.crid.or.cr/.../Guía_Metodología_Sistematización.pdf.
- Marx, K. (1972). Thèses sur Feuerbach. Dans K. Marx, & F. Engels (Éds), *L'idéologie allemande, première partie* (pp. 23-27). Paris : Éditions sociales.
- Martinic, V.S. (1989). Categorías para el análisis y la sistematización de los proyectos de acción social y educación popular. [Catégories pour l'analyse et la systématisation des projets d'Action sociale et éducation populaire]. Dans J.E. García-Huidobro, V.S. Martinic, & C. Ortiz (Éds), *Educación popular en Chile. Trayectoria, experiencias y perspectivas*. Santiago, Chili : Centro de Investigación y Desarrollo de la Educación (CIDE). (pages non disponibles)
- McTaggart, R. (Éd.). (1997). *Participatory action research. International contexts and consequences*. New York : State University of New York.

- MIMDES, Dirección General de Fortalecimiento Institucional – Oficina de Programas (s.d.). *Sistematización de experiencia. Proceso de gestión del módulo básico I: El Proyecto del MIMDES, nuestro Proyecto*. [Systématisation d'expériences. Processus de gestion du premier module de base du Ministère : le projet MIMDES, notre Projet]. Lima, Pérou : Ministerio de la mujer y de desarrollo social (MIMDES). Document consulté le 1er septembre 2009 de www.monografias.com/.../sistematizacion-digefort.shtml.
- Mintzberg, H. (1994). *The rise and fall of strategic planning*. New York : The Free Press.
- Mintzberg, H., Ahlstrand, B., & LampeL, J. (1998). *Strategy safari : A guided tour through the wilds of strategic management*. New York : The Free Press.
- Morgan, M. (1996). Búsquedas teóricas y epistemológicas desde la práctica de la sistematización [Recherches théoriques et épistémologiques dans la pratique de la systématisation]. Dans E. Santibañez, & C. Alvarez (Éds), *Sistematización y producción de conocimientos para la acción*. Santiago, Chili : CIDE. Document consulté le 27 août 2009 de www.euromovements.info/.../links-toni.htm.
- Organización de las Naciones Unidas para la Alimentación y la Agricultura, FAO, Agencia Española de cooperación internacional (2004). *Guía metodológica de sistematización*. [Guide méthodologique de systématisation]. Tegucigalpa, Honduras : Programa Especial para la Seguridad Alimentaria en Centroamérica. Document consulté le 27 août 2009 de www.fao.org/tc/tca/esp/pub_metopesa.asp.
- SWOT Analysis. Document consulté le 1^{er} septembre 2009 de http://en.wikipedia.org/wiki/SWOT_analysis.
- Wertheimer, M. (1923). Untersuchungen zur Lehre von der Gestalt. [Analyse des apprentissages de la Gestalt] *III Psychol.Forschung*, 4, 303-350.
- Zúñiga, R. (1986). La construction collective de significations : un projet de systématisation d'expériences. *Revue internationale d'action communautaire*, 15(55), 101-112. <http://public.me.com/rrzunigab>.
- Zúñiga, R. (1988). La gestion amphibie. *Revue internationale d'action communautaire*, 19(59), 157-168. <http://public.me.com/rrzunigab>.
- Zúñiga, R. (1992). Sobre el sistematizar. Santiago de Chile, Pontificia Universidad Católica de Chile. *Revista de trabajo social*, 61, 19-29.

- Zúñiga, R. (1996). À la recherche d'un dialogue méthodologique : la « systématisation d'expériences » et l'évaluation formative dans l'évaluation communautaire. Communication présentée au 64^e congrès de l'ACFAS. *Colloque sur la recherche évaluative*. <http://public.me.com/rrzunigab>.
- Zúñiga, R., & Luly, M.-H. (2005). *Savoir-faire et savoir-dire. Un guide d'évaluation communautaire*. Montréal : Coalition des organismes de lutte contre le Sida (COCQ-sida). <http://www.cocqsida.com/>; <http://public.me.com/rrzunigab>.
- Zúñiga, R., & Laperrière, H. (2006). A avaliação comunitária : conflitos verticais e ambiguidades metodológicas. Dans M.L. Bosi, & F.J. Mercado, (Éds), *Avaliação qualitativa de Programas de Saúde. Enfoques emergentes* (pp.118-144). Petropolis : Voces.
- Zúñiga, R., & Laperrière, H. (2008). Sociedad y acción comunitaria : La metodología científica como cooptación ideológica [Société et action communautaire : La méthodologie scientifique comme cooptation idéologique]. Compte-rendu du VII Congreso Internacional de Psicología de la Liberación, Chile, Santiago. <http://sicoliberacion.blogspot.com> et www.liber-accion.org.

Ricardo B. Zúñiga a fait des études de Psychologie sociale au Chili (Université Catholique de Santiago) et il a obtenu son doctorat dans ce champ aux États-Unis (Harvard University). Il a travaillé dans des universités à Santiago, aux États-Unis et au Canada, où il a été professeur à l'École de service social pendant 25 ans. Retraité, il a été nommé Professeur associé à la même École. Il travaille actuellement à la direction des étudiants et ses champs de recherche sont reliés à l'évaluation, surtout celle des activités communautaires, et à l'analyse de ses impacts dans les relations de diffusion internationale.